



Sur le peuplement de l'Amérique du Nord

Aristide Beaugrand-Champagne

Number 3, 1938

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078873ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078873ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaugrand-Champagne, A. (1938). Sur le peuplement de l'Amérique du Nord. *Les Cahiers des Dix*, (3), 243–282. <https://doi.org/10.7202/1078873ar>

Sur le peuplement de

l'Amérique du Nord

Par **ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE.**

Jusqu'à la découverte de l'océan Pacifique par Vasco Nunez de Balboa en 1513, on avait cru en Europe que les terres récemment découvertes ne pouvaient être que des îles situées au large de la côte asiatique, et demeurées jusque-là inconnues, à cause, précisément, de leur éloignement.

On ne s'était donc pas trop étonné d'y trouver des hommes, et, pour expliquer leur présence, on en avait fait des colons de l'Inde — d'où Indiens — à la latitude de ce pays, comme on allait un peu plus tard voir dans toute l'Amérique du Nord des colons mongols à la latitude de la Mongolie.

Mais du jour où l'on apprit qu'un océan immense sépare l'Amérique de l'Asie, et que le nouveau continent s'étend d'un pôle à l'autre, on devint grandement étonné; et depuis ce temps-là le problème de son peuplement a passionné l'Europe, comme il n'a cessé de passionner le Monde, sans jamais perdre de son intérêt.

Pour nous, cet intérêt s'augmente d'un regain d'actualité par la publication d'une plaquette de M. Diamond Jenness: *La Trame indienne de l'Histoire du Canada*, et par un débat judiciaire sur la question de savoir si les Esquimaux sont, ou non, des Indiens.

Je comptais terminer ma modeste contribution à l'histoire des Iroquois en examinant le problème épineux de leur origine, et de leur présence sur les bords du Saint-Laurent. J'aurais été entraîné ainsi à parler dans ce troisième Cahier de leur organisation sociale et politique.

Les raisons d'actualité dont je viens de parler m'ont fait changer d'idée; j'examinerai dès maintenant la question des origines.

Elle est, naturellement, liée au problème du peuplement de l'Amérique du Nord, et, par ricochet, à celui des trois Amériques.

Quatre catégories de savants ont exploré ce domaine: les historiens, les archéologues, les anthropologues et les linguistes.

Je veux examiner dans cet article les explications qu'ils ont proposées: je tâcherai d'être aussi objectif que possible, et je pense que l'on ne saurait l'être mieux qu'en exposant honnêtement les théories qui ont retenu l'attention, pour les comparer, les discuter et tirer ensuite les conclusions qui s'imposent.

Les historiens se présentent les premiers naturellement.

A part les idées vagues que l'Antiquité païenne entretenait sur le peuplement du Monde, et qui ne présentent plus qu'un intérêt de curiosité, la plus ancienne théorie est celle de la distribution des races de l'espèce humaine après le déluge, comme elle est rapportée dans la Bible, au livre de la Génèse, chapitre IX, versets 18 et 19.

18.—« Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient donc Sem, Cham et Japhet: or ce même Cham est le père de Chanaan. »

19.—« Ce sont là les trois fils de Noé, et c'est par eux que toute la race des hommes s'est répandue sur la terre entière. »

Selon la carte ethnographique de la Génèse, X, dressée par l'abbé F. Vigouroux, le meilleur commentateur de la Bible, les fils de Japhet ont peuplé la terre depuis le 35^e degré de latitude nord en allant vers le Nord, l'Est et l'Ouest. C'est la souche des races blanches.

Les fils de Cham sont allés sur les rives de la Méditerranée, le long de ce qui est aujourd'hui la Palestine; en Afrique, depuis le golfe d'Aden jusqu'aux rivages méditerranéens, et le long de la mer, en allant vers l'Ouest, englobant toute l'Égypte, pendant qu'un autre groupe s'établissait sur les deux rives du golfe Persique, prenant

ainsi pied à la fois en Afrique et en Asie. C'est la souche des races noires.

Les fils de Sem habitèrent ce qui est aujourd'hui l'Arabie, depuis le golfe d'Aden et l'Océan Indien; le long du rivage est de la mer Rouge; les rivages de l'Euphrate et du Tigre, et les contreforts des monts Khoathras ou Zagros.

On ne peut guère tirer de renseignements de tout cela. Le Monde de la Bible est petit: l'auteur sacré ne connaissait évidemment que le bassin méditerranéen; une partie de l'archipel grec; les alentours de la mer Noire et peut-être de la mer Caspienne; l'Arabie et l'Egypte.

En admettant que les descendants de Cham, de Sem et de Japhet qui se trouvaient en bordure des pays dits orientaux, se soient multipliés et croisés pour former les nations hindoue, chinoise et mongole, nous ne serions pas beaucoup plus avancés.

Nous sommes donc forcés de conclure que le plus vieil historien, et le plus respectable, est muet, et pour cause, sur le peuplement de l'Amérique.

Tant que l'Amérique resta inconnue des Anciens, on ne soupçonna pas la carence, qui a trait à l'Australie, à la Polynésie, enfin à toutes ces îles de l'Océanie où l'on a trouvé des représentants de l'espèce humaine.

La découverte de l'Amérique apporta donc beaucoup de perturbation dans les idées alors admises, et, naturellement, on chercha à mettre le récit mosaïque d'accord avec les faits géographiques et ethnographiques qui venaient d'être révélés.

En 1574, alors que l'on commençait à prendre connaissance des civilisations américaines, et que l'étonnement grandissait à mesure que les contacts se multipliaient, l'Espagnol Arius Montanus tenta d'expliquer le peuplement du Nouveau-Monde « par les fils de Jectan, arrière-petit-fils de Sem, dont l'un, Séba, colonisa la Chine; un autre, Ophir, s'en alla d'abord au nord-ouest du Nouveau-Monde,

puis descendit jusqu'au Pérou, alors qu'un troisième, Jobab, allait au Brésil »¹

Comme on avait déjà perdu en 1574 le souvenir de la colonisation du Groënland par les Danois dès l'an 877 au moins, et peut-être même dès 770; comme, d'autre part, on paraît avoir ignoré complètement avant l'orientaliste français de Guigues, 1721-1800, cette autre *Saga* qui relate la colonisation du Fou-Sang' (que l'on croit être l'Amérique) avant le Ve siècle par des Chinois ou des Japonais, la théorie d'Arius Montanus se trouve être la plus ancienne explication historique que nous puissions utiliser.

Voyons ce que l'on peut en tirer.

J'ai décrit plus haut les frontières de Sem, le père des Sémites. Dans le peuplement de l'Arabie, Jectan, l'arrière-petit-fils de Sem, avait établi sa descendance dans le sud de la péninsule — le désert de Dahna — et ses fils Ophir et Jobab habitaient la côte du golfe d'Aden et de l'océan Indien.

Les Sémites se trouvaient donc contenus au nord par les Japhétites; à l'est par des Japhétites et des Chamites; à l'ouest par des Chamites; il ne restait plus que le Sud par où ils eussent pu s'échapper sur le monde extérieur.

Depuis des temps immémoriaux des boutres arabes et hindous quittent annuellement la côte d'Aden et les côtes de Malabar et de Coromandel et viennent mouiller en vue des côtes malgaches et dans les Comores. « Ils se confient à la mousson et parviennent ainsi à traverser l'océan, poussés par les vents réguliers qui les acheminent lentement. »²

Il est également connu que des boutres partent des mêmes ports et vont dans de pareilles conditions, profitant du renversement

1. H. Vignaud, *le Problème du peuplement initial de l'Amérique; journal de la Société des Américanistes de Paris*, cité par Eugène Pittard dans *Les Races et l'Histoire*.

2. Jean Bouruet Aubertot, *Fleurs et Dieux à Nossi-Bé*.

de la mousson, vers les Indes Orientales, beaucoup plus rapprochées, et par le chapelet des îles des épices gagnaient autrefois Java, les Moluques, et toute la Polynésie.

Les boutres ne datent pas d'hier: ce sont, comme les jonques chinoises, de très vieilles formes d'embarcation que l'on construit encore aujourd'hui comme on les construisait il y a deux mille ans et plus.

Les îles de l'Océanie non plus ne sont pas d'hier. Sans entrer ici dans la discussion des théories de Wegener, ou de ceux qui ont parlé du continent Lémurien, nous savons que ces îles sont extrêmement vieilles, et que depuis des millénaires, des indigènes vont des unes aux autres dans des pirogues à balancier et parcourent ainsi des distances incroyables.

Peut-être en des temps reculés les hommes ont-ils pu se rendre ainsi, d'étapes en étapes, jusqu'en Amérique du Sud, prendre terre sur la côte du Chili et de là gagner tout le continent.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'île de Pâques qui se trouve à mi-chemin entre les dernières des îles Pamotou et l'île de Juan Fernandez, a été autrefois habitée par une race d'hommes qui ont laissé un témoignage non équivoque des moyens d'action dont ils disposaient.

Je veux parler de ces têtes monstrueuses plantées en terre, dont on trouve un bon nombre, regardant toutes le couchant, et dont Loti a dit « qu'elles ont une expression et font peur. »³

Elles ont parfois quarante à cinquante pieds de hauteur et rappellent comme masse les alignements mégalithiques de Carnac.

Au moment de sa découverte, l'île était peuplée d'environ 2500 habitants de race polynésienne, originaires selon leur tradition, de l'île Rapa-Iti, qui fait partie de l'archipel de la Société.

En 1863 les Péruviens firent irruption dans l'île, enlevèrent presque toute la population et l'amènèrent en captivité dans les îles

3. *Reflets sur la sombre route.*

Chincha où ils forcèrent ces malheureux à travailler comme esclaves à la récolte du guano. Il reste dans l'île environ une centaine d'indigènes et quelques familles blanches venues à la suite des missionnaires qui y ont établi une léproserie.

Il se trouve dans l'île, des terrasses de trois cents pieds de longueur et de trente pieds de largeur, faites de grandes pierres bien taillées, jointives et maçonnées sans mortier.

Les têtes effarantes sont plates sur le sommet, et portaient une couronne faite d'un tuf volcanique que l'on trouve dans l'île. Ces couronnes avaient jusqu'à dix pieds de diamètre et viennent d'un cratère situé à huit milles de l'endroit où elles se trouvent.

Les indigènes ne savent rien de l'origine de ces deux cents statues géantes et leur présence est restée comme l'un des mystères de l'archéologie.

On ne savait rien de plus que ces descriptions de voyageurs, quand en 1865 Mgr Joussen, évêque de Tahiti, reçut de l'un des missionnaires de l'île l'offrande des femmes de sa mission à leur évêque : une tresse de leurs chevelures mêlées et enroulées sur une tablette de bois.

L'évêque remarqua la tablette de vieux bois qui portait l'offrande et vit qu'elle était gravée de caractères représentant des hommes, des animaux, des plantes et des objets divers.

Les lignes de cette écriture étaient tracées en *boustrophédon* c'est-à-dire en tournant à la manière des boeufs au labour, allant de droite à gauche et de gauche à droite, sans discontinuer, comme les sillons d'un champ.

De plus, pour passer d'une ligne à l'autre, il fallait retourner la tablette, chaque ligne étant écrite la tête en bas par rapport à la suivante.

Les vieux chefs pasquans interrogés ne débitèrent comme explication que des histoires ridicules : à la vérité ils donnaient le sens *littéral*, mais personne n'en connaissait plus le sens *ésotérique*, le seul valable pour le déchiffrement.

Mais voici qui est plus curieux. De 1921 à 1927, sir John Marshall fouillait méthodiquement la vallée de l'Indus. Deux sites principaux furent explorés, l'un à Harappa, au Penjab, l'autre à Mohenjo-Daro, dans le Sind.

On trouva dans ces fouilles les traces de trois cités superposées et les vestiges d'une civilisation indienne contemporaine de celles bien connues et étudiées, de Mésopotamie, d'Égypte et du monde Egéen.

Sur des sceaux en pierre, en ivoire, en faïence, on trouva des caractères pictographiques qui parurent indéchiffrables.

Grâce à l'intelligence de M. Guillaume de Hévésy, savant hongrois résidant à Paris, et qui avait eu connaissance de la tablette de l'île de Pâques, on put faire le rapprochement des caractères pré-aryens copiés sur les cachets, et des caractères polynésiens copiés sur la tablette pasquane.

Dans sa séance du 16 septembre 1932, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres écoutait M. Paul Pelliot lui communiquer ces découvertes et le rapprochement des caractères signalé par l'archéologue de Hévésy.

La confrontation menée avec une méthode admirable et une rigueur inattaquable aboutissait à cette constatation que 130 hiéroglyphes de l'Indus et de l'île de Pâques s'identifiaient d'une manière frappante; la parenté est manifeste et ne peut être l'effet du hasard.

M. Pelliot a fait observer prudemment que « l'on ne savait guère comment relier historiquement deux groupes de monuments si éloignés dans l'espace et dans le temps ». Ce que je viens de dire de l'île de Pâques, des fouilles de sir John Marshall et des constatations de M. de Hévésy est tiré d'un article de M. Marcel Hervieux paru dans *Je sais tout* de novembre 1934, que j'ai cité presque textuellement.

Je comprends la réserve de M. Pelliot, mais je comprends aussi que des faits comme ceux-là renforcent singulièrement les théories « sémitiques », quant à la possibilité pour les très anciens navigateurs sémites arabes et les Hindous d'avoir pu atteindre, aux âges

héroïques, les rivages de l'Amérique du Sud, comme il était possible aux Pasquans anciens de s'y être aventurés eux aussi.

Il est difficile d'accepter toutefois la théorie de Montanus; d'abord parce qu'elle va à l'encontre des faits que nous venons de relater, qui suggèrent le peuplement de l'Amérique du Nord par le Sud, alors qu'il prétend tout le contraire; et puis, on ne voit pas bien comment ni pourquoi des Sémites comme Jobab et Ophir seraient partis du sud de l'Arabie et seraient allés franchir les monts Zagros aux environs de l'antique Sépharayim, la Sippara d'aujourd'hui, se répandre dans le nord de l'Inde, gagner la Chine et ensuite la Mongolie, aller enfin franchir le détroit de Behring et descendre le long des côtes de l'Alaska, de la Colombie, des Etats-Unis, du Mexique et de l'Amérique Centrale, pour aller aboutir au Pérou, à la recherche d'une Terre Promise qu'ils auraient bien des fois rencontrée aux portes mêmes de leur pays, ou le long du chemin.

Ce qui, nous l'avons vu, aurait été possible, même facile, par la voie maritime à travers la Polynésie devient impossible par migration terrestre à des hommes qui auraient tout ignoré du but qu'ils se proposaient d'atteindre, et des difficultés de l'Odyssée qu'ils entreprenaient.

Nous retrouvons les Sémites dans d'autres théories, soit sous un nom soit sous un autre; par exemple les inévitables Phéniciens.

Ces explications sont tellement fantaisistes, qu'elles ne retiendront pas notre attention: pour se soutenir elles requièrent le support de l'Atlantide, qui aurait servi de pont entre l'Europe et l'Amérique.

Je crois à l'Atlantide parce qu'elle est nécessaire pour expliquer certaines traditions persistantes du Nouveau comme de l'Ancien-Monde, et que sa présence résoud des difficultés de tous ordres. Mais il s'agit de savoir où les théoriciens veulent placer l'île mystérieuse dont parle Platon dans le Timée, au cours d'un dialogue entre Timée, Socrate, Hermocrate et Critias.

Il n'y a pas deux auteurs qui s'accordent sur l'endroit, mais tous

s'accordent sur le merveilleux; il s'en trouve même qui placent à l'endroit exact la Cité des Portes-d'Or. C'est par cette île que seraient passés en Amérique les Sémites, les Tlavatlis, les Toltèques et les Rmohals d'où seraient sorties les races qui ont peuplé les Amériques.

Je ne sais plus combien d'articles de revues, de journaux, de citations d'auteurs, de livres sont parus là-dessus.

Je renvoie mes lecteurs à Horbiger avec sa théorie du « Gondwana »⁴, à M. Louis Germain, pour: *la Vérité sur l'Atlantide*⁵; à deux articles de *La Nature*, numéros datant d'environ vingt-deux ans et où deux savants portugais étudient cette question; à un article paru dans *le Petit Journal* de Montréal; au livre de l'abbé Thomas Moreux: *L'Atlantide a-t-elle existé?*; enfin à celui de M. Roger Dévigne: *L'Atlantide*. C'est peu comme bibliographie, mais on trouvera probablement que c'est assez.

Ces études fort intéressantes, captivantes même, n'apportent malheureusement rien à la solution du problème que nous étudions.

La deuxième en date des théories historiques du peuplement de l'Amérique du Nord est celle du « Fou-Sang » rapportée par de Guignes.

Les livres chinois parlent d'un pays appelé Fou-Sang, situé vers l'Est, à vingt mille *Li* de la Chine et où les Chinois allaient régulièrement. Au point que, vers le milieu du Ve siècle, des missions religieuses partirent de *Ki-Pin* pour aller porter au Fou-Sang les doctrines du Boudha.

Klaproth a d'abord cru que le Fou-Sang n'était autre que le Japon, et que de Guignes s'était trompé en établissant la longueur du *Li chinois*; d'où controverse, et détermination par Pothier à 444.5m., ce qui donne 1840 lieues, ou 5522 milles comme nous comptons.

Des Philippines part un courant, nommé le Kouro-Sivo, qui passe près de Formose et des îles du Japon, et, à la hauteur du 45e

4. *La Presse*, 21 novembre 1936.

5. *Le Canada*, 1er décembre 1929.

de latitude nord, traverse l'océan Pacifique et se divise à la hauteur de l'île de Vancouver. La branche nord de ce courant remonte le long de la côte de la Colombie et vient lécher la côte de l'Alaska et les îles Aléoutiennes; la branche sud, beaucoup plus importante, descend le long de la côte des Etats-Unis et du Mexique jusqu'à l'Amérique Centrale et revient vers l'Asie.

De tout temps et encore aujourd'hui, des jonques chinoises et japonaises désemparées, entraînées par ce courant, sont venues échouer sur les côtes américaines en même temps que des troncs d'arbres qui ne croissent qu'en Chine et dans les îles du Japon.

Que des Chinois et des Japonais soient ainsi venus sur la côte américaine dès le Ve siècle, volontairement ou par accident, le fait me paraît très plausible: au reste, il suffit d'avoir fréquenté les Iroquois et d'avoir vu trois Esquimaux, ne fut-ce qu'en passant, et pendant quelques minutes, pour se convaincre qu'il y a entre Chinois et Iroquois d'un côté, Japonais et Esquimaux de l'autre, un lien de parenté indéniable au premier abord.

Le problème est compliqué, cependant, et doit retenir toute notre attention.

Les Esquimaux sont en tout environ 38,000 et se divisent en quatre groupes: ceux du Groënland, ceux du Canada, ceux de l'Alaska, et ceux de la presqu'île d'Anadyr en Asie.

Les Esquimaux du Groënland se subdivisent en deux groupes: ceux de la côte de l'est depuis le cap Farewell jusqu'à la baie de Baffin, et ceux qui habitent depuis le cap York jusqu'au golfe de Kane.

Les Esquimaux du Canada se subdivisent en deux groupes: ceux du Labrador et de l'Ungava; ceux de l'Arctique depuis la terre de Baffin, le Keewatin, l'ouest de l'île Victoria et la côte Arctique jusqu'à la frontière de l'Alaska.

Les Esquimaux de l'Alaska se subdivisent en trois groupes: ceux de la côte Arctique depuis la frontière canadienne jusqu'au golfe de Norton sur le Pacifique nord; ceux qui habitent depuis le golfe

de Norton jusqu'à Cook Inlet, et ceux de Cook Inlet jusqu'au mont Saint-Elie près de la frontière canadienne.

Les Esquimaux de l'Asie ne forment qu'un groupe.

Tel est du moins l'habitat actuel. Autrefois il n'en allait pas tout à fait ainsi: on a trouvé des vestiges d'habitation sur la côte est du Groënland depuis le cap Farewell jusqu'au 56e, depuis le 66e jusqu'au 68e et depuis le 70e jusqu'au 73e de latitude nord.

Sur la terre d'Ellesmere, les vestiges de l'habitation s'étendent jusque vers le 84e, tout près du Pôle.

Autrefois, l'île Banks et la terre Victoria étaient habitées, de même que l'on trouvait encore, sous le régime français, des Esquimaux sur la Côte-Nord depuis les environs de la rivière Nataskouane jusqu'au détroit de Belle-Isle, et sur la côte ouest de Terre-Neuve.

J'ai entendu dire que l'on a trouvé des vestiges d'habitations esquimaudes dans la péninsule gaspésienne en ces dernières années, et que l'on a cru en reconnaître en Nouvelle-Ecosse et le long du rivage de l'Atlantique jusque vers New-York.

Les Esquimaux sont un peuple côtier, bien que, dans la péninsule du Keewatin, il s'en trouve qui n'ont jamais vu la mer et ne savent ce que c'est qu'un phoque.

Tous parlent une même langue, avec, selon les groupes, des différences dialectales qui ne sont pas telles, qu'ils ne se comprennent très bien les uns les autres.

Leur langue leur est particulière, et est, dit-on, irréductible à aucune des langues connues, indiennes comme asiatiques; les ressemblances avec l'ouralien signalées par Sauvageot dans *le Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. XVI, ne paraissent pas avoir convaincu tous ceux qui parlent l'esquimau et vivent continuellement en contact avec eux, mais sont généralement acceptées des autres.

Il faut se méfier des apparences, même quand on est linguiste, et encore plus peut-être quand on l'est. Je me souviens à ce propos d'un article d'Olivar Asselin dans lequel il rapportait une entrevue

avec le sénateur Boyer de retour d'un voyage au Japon. Comme le sénateur avait remarqué au passage qu'une gare portait le nom d'Oka, il lui vint à l'idée de demander à l'interprète ce que ce mot signifiait: après un moment de réflexion il lui fut répondu que le mot voulait dire « pays de petites montagnes ».

Tous ceux qui connaissent Oka près Montréal ne pourront s'empêcher de penser comment ce nom s'applique si bien aux trois petites montagnes de l'endroit; pourtant il y a loin de l'iroquois au japonais ou à l'algonquin, dans les consonnances comme dans le mécanisme de ces trois langues; on me dira peut-être qu'elles ont évolué!

Revenons aux Esquimaux. Ce sont des hommes de petite stature généralement, au teint jaune plus ou moins clair, à la tête allongée (dolichocéphale), aux yeux et aux cheveux noirs. Les yeux sont bridés et souvent inclinés de bas en haut vers les tempes, ce qui a fait dire par erreur qu'ils ont l'oeil mongolique.

Enfin, les Esquimaux naissent tous avec la tache dite « mongoloïde », coloration bleue-noirâtre qui règne au bas des reins, passe ensuite aux parties et disparaît enfin à l'époque de la puberté.

Actuellement, les Esquimaux du Groënland sont tous métissés de Danois; ceux de l'Alaska sont métissés d'Indiens et de Russe; ceux du Labrador sont métissés d'Anglais. Seuls ceux du Canada sont de race pure bien qu'il se trouve chez eux des individus, et parfois des petits groupements, qui ne témoignent que trop du passage dans leurs mers de baleiniers portant des équipages nègres, et des nombreuses expéditions scientifiques dont leur pays a été l'objet depuis plus de cent ans.

Ajoutons que les postes de traite et les rassemblements qu'ils suscitent sont quelquefois l'occasion de rencontres qui laissent dans ces populations accueillantes une marque indélébile.

Je pourrais citer ici les mensurations anthropologiques, trop peu nombreuses, que l'on a faites de ces hommes; elles alourdiraient encore mon article et n'apporteraient pas grand'chose à ceux qui ne se sont pas livrés à des comparaisons avec les mesures prises ailleurs.

Il me suffira de signaler, et c'est bien là ce qu'il y a de plus embarrassant pour les tenants de l'origine mongolienne, que les Esquimaux purs sont dolichocéphales tandis que les Mongols purs sont brachicéphales, et que la Mongolie est, et a toujours été regardée comme le réservoir des têtes larges.

Les Mongols ont laissé la trace de leur passage dans les races avec lesquelles ils se sont trouvés en contact. Les dolichocéphales sont devenus des mésaticéphales et leur pigmentation a varié; tandis que les brachicéphales le sont demeurés, naturellement, mais ont été profondément modifiés.

Le caractère mongol n'est pas récessif mais dominant. Les Mongols sont pasteurs et grands éleveurs de chevaux, c'est grâce à leur cavalerie qu'ils ont pu envahir les pays limitrophes du sud et de l'ouest de leurs steppes.

Puisqu'ils ont été si heureux dans leurs expéditions du Sud et de l'Ouest pourquoi auraient-ils cherché dans les solitudes de la Sibérie orientale un débouché qui les aurait ensuite amenés à franchir le détroit de Behring, à devenir marins et côtiers de terriens qu'ils étaient, et à se répandre sur le littoral arctique depuis l'Alaska jusqu'au Groënland, et du Pôle nord presque jusqu'au golfe Saint-Laurent.

S'il en était ainsi la langue esquimaude n'aurait-elle pas gardé la trace de son origine asiatique et n'aurait-elle pas au moins quelques racines qui rappelleraient le cheval, l'élevage, la steppe herbeuse, le haut plateau battu par les vents, le désert, toutes choses qui lui manquent à part le fait capital que, de l'aveu de tous les missionnaires, l'esquimau est irréductible au mongol.

Et pourquoi cette race, poussée par on ne sait quel instinct, aurait-elle marché, de misères en misères, dans le pays le moins hospitalier du monde, quand s'ouvrait devant elle la côte riante du Pacifique aux rivières poissonneuses, où la vie est infiniment moins dure que dans l'Arctique.

Tout, au contraire ne suggère-t-il pas une migration de l'Est vers l'Ouest et du Nord vers le Sud, le long du littoral toujours, que ce soit par goût et par atavisme, ou que ce soit à cause de l'impuissance à refouler les populations indiennes qui tiennent les terres intérieures, et qui sont aujourd'hui, comme elles l'ont toujours été, les ennemis jurés des Esquimaux et les tuent à première vue?

Le petit nombre d'Esquimaux qui habitent la côte asiatique depuis le cap Oriental jusqu'au fond du golfe d'Anadyr ont bien plutôt l'air d'une avant-garde qui tâte le terrain, que les derrières d'une nation en marche, à qui on aurait coupé les ponts. . . ou brûlé les vaisseaux.

La tache dite « mongolienne » des Esquimaux ne peut s'expliquer simplement. Elle implique un métissage, celui d'une race à pigment relativement clair croisée avec une autre de pigmentation foncée, à caractère récessif par rapport à la première, et qui lui cède le pas, si on peut parler ainsi.

Les réserves que je viens de faire quant aux Esquimaux, je ne les applique pas aux Indiens de la côte du Pacifique que je crois venus de Chine et du Japon, et qui ont dû se croiser, eux aussi, avec une race plus forte que la leur, autochtone ou envahissante, je m'explique plus au long là-dessus, à la fin de cet article, en parlant des Iroquois.

Voilà pour les théories « historiques » qui assignent la Mongolie comme patrie originaire des Indiens de l'Amérique du Nord.

Passons maintenant aux théories « historiques » qui tendent à faire croire à un peuplement par des éléments venus de l'Europe.

Tout le monde connaît les voyages des Scandinaves dans le nord de l'Atlantique au cours du VIII^e siècle selon les uns, du IX^e siècle selon les autres.

On sait moins généralement que dès le VI^e siècle et pendant le VII^e, des moines anachorètes irlandais, cherchant la solitude, découvrirent dans leurs voyages les Hébrides, les îles Orkneys les îles Shetlands, les Faroë et finalement l'Islande.

C'est le fond des légendes qui couraient pendant le Moyen-Age sur les îles mystérieuses de Saint-Brandam, de Thulé et autres terres à l'aspect fantastique et dans les parages desquelles se trouvaient aussi les îles des Démons.

Les moines n'avaient aucun esprit de conquête et ne cherchaient que la solitude; aussi, quand ils eurent connu que les terres les plus lointaines qu'ils abordaient étaient peuplées, et d'hommes étranges qu'ils prirent pour des démons tant leur visage peint de couleurs voyantes leur donnait un aspect terrible, ils abandonnèrent à jamais ces contrées inhospitalières.

Cependant, ces voyages devenaient connus des Scandinaves par les bavardages des marins irlandais qui y avaient pris part et qui venaient dans tous les ports du nord de l'Europe.

En tous cas, dès 770 selon les uns, en 877 selon d'autres, des Scandinaves redécouvraient l'Islande et y établissaient une colonie, d'où partit un siècle plus tard en 982, le Norvégien Erik le Rouge pour aller reconnaître une terre qu'un autre Norvégien, Gunnbjorn, aurait découverte au début du Xe siècle, sans doute au moment des voyages précités.

Le voyage d'Erik dura trois ans. A son retour en Islande l'aventurier déclara avoir retrouvé la terre entrevue par Gunnbjorn et la nomma Groënland, c'est-à-dire Terre-Verte, afin, croit-on, d'induire plus facilement ses compatriotes à s'y établir.

En 986 Erik repartit avec vingt-cinq vaisseaux remplis de colons et de provisions, mais quatorze vaisseaux seulement atteignirent la Terre-Verte et s'établirent à l'endroit où se trouve aujourd'hui Julianehaab sur la côte ouest.

D'autres colons suivirent et quelques années plus tard il y avait à Osterbydg 190 fermes, et à Vesterbydg, un peu plus au nord, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Godthaab, 90 fermes. On a retrouvé les vestiges de ces établissements.

Subséquentement, dans un voyage de Norvège à la Terre-Verte entrepris en 986, Bjarn Mériulfson aurait été emporté par la tem-

pète sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre et l'an 1000, Leif Ericsson, fils d'Erik le Rouge, allant à la recherche de la terre entrevue par Mériulfson, aurait découvert pour de bon l'Amérique.

Les sagas offrent des variantes, mais le fait en lui-même n'est pas contestable.

On connaît le reste de l'aventure: les voyages aux pays de Hulluland, de Markland et de Vinland, et la fin présumée misérable de cet essai de peuplement.

On a beaucoup discuté, on discute encore sur tout cela, et je ne puis faire mieux que de recommander à mes lecteurs le livre de M. Achard: *Les Norsemen en Amérique*.

Ce qu'il faut retenir, c'est que, aussitôt après leur arrivée à la Terre-Verte, les émigrants islandais s'aperçurent que le pays était habité par une race d'hommes que l'on croit la même que celle des « Skrealings » que les colons de Leif devaient rencontrer un peu plus tard, et qui finirent par les chasser de leurs pied-à-terre.

Le Christianisme s'introduisit facilement en Terre-Verte, et il y eut jusqu'en 1540 des évêques nommés, mais qui ne venaient pas résider, le dernier évêque résidant est mort en 1377; détail curieux, le denier de Saint-Pierre se payait par cette chrétienté naissante, en dents de morse.

On pourra voir par la citation suivante, comment, il n'y a pas longtemps encore, on écrivait l'Histoire.

« Le Pape Victor II ne survécut pas à l'Empereur. Il mourut en Toscane, à son retour d'Allemagne, le 28 juillet 1057. On a retrouvé de lui une bulle remarquable, qui réservait à l'archevêque de Hambourg et de Brême l'ordination ecclésiastique pour tous les pays au nord de l'Europe, la Suède, le Danemark, la Norvège, l'Islande et le Groënland. C'est la première fois que nous trouvons l'Islande et le Groënland comptés au nombre des pays chrétiens. Comme le Groënland communique avec le Nouveau-Monde, on s'explique tout naturellement les traces et les traditions altérées du Christianisme qu'on

rencontra plus tard parmi les populations d'Amérique lors de l'immortelle découverte de Christophe Colomb. »⁶

Puis les rapports entre la mère-patrie et sa colonie devinrent rares, de plus en plus, et finalement cessèrent complètement en 1410.

On a donné de cet abandon des raisons diverses qu'il n'entre pas dans mon sujet d'examiner. Les colons laissés à leur sort s'affaiblirent et finirent par se métisser avec les Esquimaux dont ils acceptèrent la langue et les usages.

Voilà, je pense, à peu près tout des grandes théories historiques. Passons maintenant aux archéologues.

L'homme est partout le même, mais il n'est pas le même partout en même temps.

J'ai placé ce petit aphorisme de ma composition en tête de ce deuxième chapitre afin que personne ne croie que je pourrais commettre l'erreur de comparer entre elles des civilisations qui ne se compareraient pas.

Depuis les géniales trouvailles de Boucher de Perthes, on savait bien jusqu'en 1848 que les hommes s'étaient servis d'outils et d'armes de pierre et l'on commençait à cette époque à distinguer un peu entre tous les objets trouvés à date les formes particulières à certaines utilisations.

En cette année-là, la Société des Antiquaires du Nord chargea un géologue, un zoologiste et un archéologue, respectivement Forchammer, Steenstrup, et Worsaac de faire dans le Danemark les recherches qui pourraient éclairer l'histoire de l'homme dans ce pays.

En fouillant les *Kjoekkenmoeddings*, littéralement *les débris de cuisine* de leur pays, ces savants reconnurent que ces amas sont formés de coquillages auxquels sont mêlés des débris de poissons, des ossements d'oiseaux et de mammifères.

L'homme seul avait pu former de tels amas, qui ressemblent parfois à des collines de dimensions considérables; d'ailleurs sa pré-

6. Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome 3, p. 77.

sence était partout marquée par les ustensiles, les outils, et les armes qu'il a jadis égarés autour de lui et que l'on trouve avec les restes de ses repas.

Les instruments de pierre sont presque toujours grossièrement taillés dans ces amas, mais sur le sommet et à la périphérie, on en trouve aussi d'un travail plus soigné et qui témoignent même parfois d'un perfectionnement remarquable.

Les débris de cuisine révèlent donc l'existence de populations oubliées aujourd'hui, qui vécurent jadis dans un état sauvage, puis dans un état d'une certaine civilisation.

Bien étudiés et fouillés avec méthode, ces amas peuvent révéler à l'analyse des faits que l'on ne soupçonnerait pas autrement, et sur lesquels l'histoire est nécessairement muette, et les historiens généralement incrédules.

Mais les instruments de pierre ne peuvent à eux seuls dater une époque, et comme repères chronologiques sont souvent incomplets; on peut cependant distinguer nettement deux époques: celle de la pierre éclatée ou simplement taillée et celle de la pierre polie, la première plus ancienne appelée paléolithique, la seconde plus récente appelée néolithique.

Poursuivant leurs recherches, les savants archéologues fouillèrent les marais à forêts que les Danois appellent *skovmoses*; ils trouvèrent dans le fond de ces sortes d'entonnoirs remplis de tourbe, des débris des végétations en couches stratifiées où les espèces se distinguent aux yeux exercés.

On traversa quatre zones nettement déterminées et dans la troisième, presque au fond des entonnoirs, on découvrit les restes incontestables de cinq espèces de plantes aujourd'hui confinées au cercle polaire: *Salix herbacea*, *Salix polaris*, *Salix réticulata*, *Bétula nana*, *Dryas octopetala*; une quatrième et dernière couche était formée d'argile résultant évidemment de matériaux enlevés par les pluies aux parois de la cavité, alors que celles-ci étaient encore à nu.

Dans toutes ces couches, il y avait des instruments et des armes

que les prédécesseurs des Danois y avaient laissé tomber, et qui servirent à les dater relativement ou par époques; et c'est ainsi que les savants scandinaves sont arrivés à la belle conception des âges du fer, du bronze, de la pierre polie et de la pierre éclatée, aujourd'hui universellement adoptée.

Et veut-on savoir à quand tout cela remonte? avant l'époque de l'apparition du hêtre dans les forêts danoises!

Or, en Danemark, l'âge du fer est tout entier compris dans les végétations du hêtre, tandis que l'âge du bronze embrasse toute la période qui a vu croître le chêne et la fin de celle qui caractérise le pin. Enfin le pin est l'arbre de l'âge de la pierre.

L'homme a donc vécu en Danemark alors que végétaient dans le fond des *skovmoses* les plantes que l'on ne retrouve plus que sous le cercle polaire, et l'on peut sans exagération se le représenter comme sont les Esquimaux d'aujourd'hui.

Or l'existence de l'homme n'est devenue possible en Danemark qu'au moment où le glacier reculait en fondant, du sud vers le nord, à la fin de l'époque quaternaire.

Si l'homme pouvait à la fin de cette époque se tailler des outils spécialisés et d'une si belle facture, c'est qu'il était déjà très ancien et qu'il avait au moins vu l'aube de la période quaternaire, puisque les témoignages ne manquent pas pour le faire remonter au tertiaire.

En se tenant dans les limites qui excluent toute exagération, on peut admettre une durée d'au moins 100,000 ans pour l'époque quaternaire. Pensons en effet que « l'homme a été témoin de l'un des grands changements accomplis à la surface du globe; il a vécu dans l'une des époques géologiques auxquelles on le croyait naguère absolument étranger; il a été le contemporain d'espèces mammalogiques qui n'ont pas même vu l'aurore de l'époque actuelle. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'il aît survécu à d'autres espèces de la même classe, à ce qu'il aît assisté à d'autres révolutions géologiques, à ce

qu'il ait paru sur le globe avec les premiers représentants du type auquel il appartient par son organisation. »⁷.

Et de Quatrefages n'est pas suspect!

Tout ce long exposé que j'ai tiré presque mot pour mot du même auteur et du même ouvrage, nous amène à reconnaître que dès le troisième recul du glacier continental, l'homme s'est emparé des terres libérées du nord de l'Europe et qu'il a suivi le recul du glacier pas à pas, puisque l'on retrouve son outillage non seulement en Danemark mais aussi en Suède et en Norvège.

Les archéologues n'ont pas seulement trouvé des outils et des instruments en pierre, mais aussi des fragments d'os taillés que l'on a reconnus comme provenant du renne, du castor, de l'ours et de divers grands mammifères aujourd'hui éteints.

L'abondance d'ossements de renne a naturellement porté les archéologues à croire que l'homme faisait alors sa nourriture de ce cervidé comme certains peuples le font encore; et, comme cet animal ne peut vivre qu'à des températures basses, que l'homme le suivait jusque dans le voisinage des glaciers.

Jusqu'où l'homme est-il allé ainsi en suivant le renne et en s'adaptant lui-même aux conditions du milieu dans lesquelles il se trouvait ainsi placé?

Les Esquimaux peuvent nous répondre. Non pas les Esquimaux d'aujourd'hui mais leurs ancêtres, les hommes de la race de Thulé, dont on retrouve les vestiges sur les côtes est et ouest du Groënland et dans les terres polaires.

Les archéologues expliquent le passage de la Scandinavie à l'Islande et de l'Islande au Groënland par le pont de terre qui reliait alors l'Amérique à l'Europe d'un côté et à l'Asie de l'autre.

Ce pont de terre existait encore à la fin de la troisième période interglaciaire c'est-à-dire il y a environ 60,000 ans alors que l'homme primitif, dans l'espèce les Acheuléens, voyaient arriver en Europe

7. De Quatrefages, *L'Espèce humaine*, p. 113.

les premiers hommes de Néanderthal, les Moustiériens, en même temps que le climat jusqu'alors doux se refroidissait et que la quatrième période glaciaire commençait.

La période Moustiérienne a duré environ 40,000 ans, de sorte qu'il y a une vingtaine de mille années arrivèrent en Europe les Aurignaciens, dont la première vague venue d'Afrique était formée de Négroïdes dont on retrouve les traces dans les sépultures de la Bretagne, de la Suisse et de la Basse-Autriche.

Acclimatée dans l'Europe, cette race de Grimaldi — c'est ainsi qu'on l'appelle en archéologie — s'est vu refoulée par une autre race également venue d'Afrique, la race de Cro-Magnon, et obligée de gagner les hauteurs et le nord pour éviter d'être exterminée par les nouveaux envahisseurs.

La race des Cro-Magnon était puissante et de grande taille et apportait avec elle un perfectionnement cérébral et intellectuel immense.

A la période Solutréenne apparaît la race de Chancelade venue de l'Est, dit-on, mais sans que l'on sache bien si pour venir de l'Est elle n'aurait pas fait un grand détour et ne serait pas elle aussi primitivement originaire de l'Afrique.

La raison en serait que la race de Laugerie-Chancelade est de petite stature, dolichocéphale à nez mince et saillant, à pommettes également saillantes et à menton proéminent, alors que les races de l'Asie sont brachycéphales, de petite stature aussi, mais à menton peu prononcé, à pommettes saillantes, sans doute, mais à nez épaté.

Ne serait-ce pas cette race qui aurait précédé les Esquimaux actuels en Groënland et dans l'Arctique, dont on trouve les vestiges dans ces régions, et qui se serait métissée avec les Négroïdes.

Nous reparlerons de cela en conclusion.

J'ai exposé le mieux que j'ai pu le point de vue archéologique jusqu'à l'arrivée des hommes de Cro-Magnon et de Chancelade en Europe.

Voilà pour l'Arctique. Que disent les archéologues pour le Nord depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Arctique?

Divisons la question en trois parties: la côte du Pacifique, le centre, la côte de l'Atlantique.

Côte du Pacifique: Les amas des îles Aléoutiennes ont été étudiés par Nadaillac, (L'Amérique pré-historique), et par son traducteur le professeur W. Dall, (On succession in the shell-heaps of the Aleutian Islands).

Ces auteurs ont reconnu que ces amas sont formés de trois couches et renferment des objets ayant appartenu à des industries différentes.

La couche inférieure est presque exclusivement formée de coquilles brisées et de mollusques comestibles; elle n'a rien donné, sinon un petit marteau.

Au-dessus vient une couche formée d'arrêtes de poissons et d'os d'oiseaux; elle a donné des objets de pierre, pesons de filet, couteaux, pointes de lances en pierre et en os, quelques-unes barbelées.

La couche superficielle a fourni des objets semblables et des grattoirs en os, des aiguilles d'os, des lampes et des erminettes de pierre, des labrets en bois et en pierre.

Aucune pièce ostéologique qui permette de déterminer à quelle race appartenaient les hommes qui ont accumulé les débris des deux couches inférieures; la couche supérieure paraît être l'oeuvre des Aléoutes actuels de la région.

Depuis ces constatations déjà vieilles de soixante-cinq ans, rien ne semble avoir été découvert qui puisse changer nos conclusions: l'archéologie est muette pour cette région.

Sur la côte de la Colombie Britannique, les amas de déchets n'ont fourni aucune indication si on ne s'arrête qu'aux instruments et aux déchets eux-mêmes; toutefois la découverte de quelques squelettes fait croire que les monticules ont servi de sépultures⁸.

8. Beuchat, *Manuel d'archéologie américaine*.

M. Diamond Jenness est un peu plus précis: dans *Indians of Canada*, p. 227, (Ottawa, 1932), cet archéologue dit qu'il y avait autrefois (occupied) deux types d'Indiens le long de la côte, l'un très dolichocéphale (very narrow) et l'autre très brachycéphale (very broad).

Les dolichocéphales ont disparu, dit-il, ou se sont tellement métissés (merged) avec les brachycéphales que l'on n'en trouve plus de trace dans la population indienne d'aujourd'hui.

C'est une déclaration inattendue et troublante.

Les dolichocéphales qui se croisent avec des brachycéphales donnent des mésaticéphales et cela d'autant plus que les ascendants sont mieux caractérisés: ou sont les mésaticéphales en Colombie? pays des têtes larges.

Il y a mieux. Quels sont les plus anciens: les dolichocéphales ou les brachycéphales? il est important de le savoir.

Si ce sont les dolichocéphales qui sont les premiers occupants, ils ne viennent pas d'Asie, réservoir des têtes larges, mais il ont pu subir une invasion de brachycéphales asiatiques.

Si c'est le contraire, l'invasion de dolichocéphales vient probablement du nord et pourrait être une vague esquimaude qui n'aurait pu prendre pied parmi des populations venues d'Asie.

Et quand tout cela s'est-il passé? préhistoire ou protohistoire? Il faudrait le savoir. Et si les dolichocéphales étaient venus du sud!

La côte de l'Orégon n'a rien donné; Beuchat signale des massues de pierre rappelant les *meres* des Polynésiens. Pas de squelettes.

La côte de la Californie non plus n'a rien donné; les monticules y sont d'une étendue considérable mais on n'y trouve pas de squelettes.

Le centre. Depuis le golfe du Mexique jusqu'à la rive sud de tous les Grands-Lacs; le long du Mississipi et de tous ses affluents; en Floride, dans les Carolines, la Virginie et le Kentucky, la Georgie, par-ci par-là le long de l'Atlantique, le sol des Etats-Unis est couvert de monticules artificiels que l'archéologie connaît sous le nom de

mounds, et dans certains Etats du sud-ouest de falaises criblées de trous qui ne sont ni plus ni moins que l'entrée de cavernes creusées à même la falaise par une race d'hommes que l'archéologie connaît sous le nom de Cliff-dwellers.

Nous appellerons les constructeurs de *mounds* les « terrassiers » et les habitants des falaises les « falaisiers », comme on le fait déjà.

Les tertres, les levées de terre, les monticules à effigie reproduisant différentes sortes d'animaux ont été étudiés à fond. Les uns sont des tertres à sépultures avec ou sans cistres; les autres sont de simples levées de terre pour servir d'assiette à des constructions soit défensives soit simplement d'habitation.

Les squelettes sont semblables à ceux des Indiens d'aujourd'hui; les instruments ne diffèrent pas non plus de ceux dont se servent encore les Indiens modernes.

Les Indiens élevaient encore des tertres à l'arrivée des Européens, et l'antiquité de ces monuments ne paraît pas grande. Nulle donnée géologique ne peut nous aider, et nous venons de voir que l'archéologie non plus ne peut tirer de ces amas aucune conclusion quant à l'âge.

Tout ce que l'on a pu constater c'est que sur un tertre de l'Ohio on a abattu un arbre qui comptait 800 anneaux.

Dans un tertre de l'Iowa on avait bien trouvé deux pipes en forme d'éléphant, mais on a refusé de croire à l'authenticité de la découverte.

De même on a contesté que l'Eléphant-Mound du Wisconsin fut la représentation d'un mastodonte.

On comprend que si ces faits n'étaient pas contestés, ils auraient une importance très grande, puisqu'ils tendraient à faire croire que leurs auteurs étaient contemporains du mammoth.

La relation de voyage de Hernando de Soto en 1540-1546; *l'Histoire de la Floride* de Garcilasso de la Véga, (Madrid, 1723), s'accordent à dire que les Indiens de ces temps-là construisaient des

tertres, et les auteurs en général ont fini par admettre qu'ils sont l'oeuvre des ancêtres immédiats des Indiens modernes.

Et voilà pourquoi l'archéologie est restée jusqu'ici impuissante à expliquer l'origine des Indiens des Etats-Unis et par voie de conséquence de ceux du Canada.

Les falaisiers n'ajoutent rien non plus à nos connaissances. Mindeleff qui les a étudiés plus que tout autre ne voit en eux que les ancêtres des Indiens modernes, qui construisent encore quelquefois, mais se contentent le plus souvent de réparer et d'entretenir celles des ruines qu'ils peuvent utiliser.

Pourtant, les instruments que l'on a trouvés, les poteries peintes en noir sur fond blanc et en noir sur fond rouge que l'on trouve encore souvent dans ces ruines, témoignent d'un fini et d'un sens artistique bien supérieur aux travaux des Indiens modernes. Ces hommes pratiquaient l'irrigation artificielle des champs surtout dans le voisinage du Rio Gila (Beuchat) et paraissent être par tous leurs caractères, les intermédiaires entre les Peaux-Rouges proprement dits, et les peuples que l'on est habitué à considérer comme civilisés⁹.

On ne parle que d'un nombre relativement petit de lieux de sépultures, généralement dans des cavernes, et en nombre assez considérable parfois, comme à Butler Wash, dans l'Utah, où une caverne contenait 80 cadavres.

Mais de renseignements précis, de rapprochements, de comparaisons, rien.

Et, l'on peut être surpris que dans un pays riche comme le sont les Etats-Unis, où l'on dépense sans compter pour les expéditions archéologiques en Chine, en Palestine, en Mésopotamie, on ne se soit pas attaché à résoudre mieux que cela les deux problèmes de l'origine des terrassiers et des falaisiers.

Les ruines grandioses qui étonnent les voyageurs, les arts domestiques qui témoignent d'une belle civilisation n'ont fait que piquer

9. Beuchat, *Manuel d'archéologie américaine*.

la curiosité d'archéologues amateurs: on dirait vraiment que ces ruines sont dans la province de Québec!

La côte de l'Atlantique. Les amas de déchets abondent sur la côte de l'Atlantique, de la Floride à la Nouvelle-Ecosse, dans l'île du Prince-Edouard, le Nouveau-Brunswick et la péninsule de Gaspé.

Etudiés par les archéologues américains pour ce qui est du territoire des Etats-Unis et par les archéologues canadiens, entr'autres Smith et Wintemberg sur le territoire canadien, tous ces amas n'ont rien produit de particulier, et les quelques restes ostéologiques humains que l'on y a trouvés n'éclaircissent en rien la question des origines, ni celle de l'âge des amas.

On n'est pas plus avancé avec les quelques vestiges de la malheureuse nation des Béothucks qui habitaient l'île de Terre-Neuve et que les Français, les Anglais et les Indiens Micmacs ont si bien pourchassés qu'il n'en reste plus un seul pour pleurer sur les ruines de sa patrie.

Si les archéologues n'étaient pas gens à esprit compartimenté, peut-être auraient-ils cherché à rapprocher les maigres renseignements que l'on a sur ces Indiens, de la description du Vénitien Pasqualigo dans sa lettre du 19 octobre 1501, et de celle d'Alberto Cantino, dans une lettre également datée du même jour et adressée au duc de Ferrare, Hercule d'Este.

Ces deux lettres rapportées par Henry Harrisse dans son ouvrage: *Les Corte-Real*, décrivent le peuple que Gaspar Corte-Real a trouvé à Terre-Neuve et dont il amène à Lisbonne une cargaison, en plus de sept individus qui y sont déjà arrivés par la première caravelle. On sait que Gaspar ne revint jamais de son expédition et qu'il périt avec tout ce qu'il rapportait.

Espagnols et Portugais ne voyaient dans tous les Indiens de l'Amérique que des esclaves à déporter: ont-ils les uns et les autres bien profité de leur cupidité et de leur cruauté envers des peuples sans défense?

De temps à autres les journaux nous annoncent des découvertes

sensationnelles dans quelque canion de l'Arizona ou du Colorado; on ne voit jamais cependant la fin de tout cela, de sorte que c'est à peu près comme si on ne découvrait rien.

Devant tous ces faits on a l'impression que tout est à faire: on a fait un certain inventaire, mais on n'a pas dressé de bilan.

Les anthropologues ne s'intéressent pas aux pierres du chemin. Une tranchée de chemin de fer, une excavation quelconque ne leur disent rien.

Si d'aventure ils tombent sur une pointe de flèche en silex ils vous diront: curieux, cette pierre! et si, par extraordinaire, on leur montre un atelier où les pièces, tant finies que simplement dégrossies, se trouvent par milliers, ils diront: formidable! et chercheront un crâne à mesurer. Ils mesurent en effet beaucoup. La taille; l'angle facial; la longueur, la largeur, la hauteur du crâne; la hauteur et la largeur du trou nasal; la forme des arcades orbitaires; la longueur et la grosseur de tels os du squelette.

Ils examinent soigneusement les « plaques » d'insertion des muscles et, comme rien ne leur échappe, ils peuvent vous dire du squelette fossilisé d'un pauvre homme de la préhistoire qu'il avait une forte musculature et marchait légèrement penché!

Les anthropologues ne mesurent pas que les morts: ils mesurent aussi et beaucoup les vivants; ils tiennent compte de la couleur de la peau, des cheveux et des yeux et, quand ils ont ainsi observé et mesuré un assez grand nombre de sujets, des milliers, ils tiennent leur série pour assez complète et représentative de la race qu'ils étudient.

Leur science n'est pas très vieille; mais elle a fait des progrès rapides, et, aujourd'hui, presque tous les groupements humains ont été étudiés, et de la comparaison de toutes les données rassemblées on a pu tirer des conclusions fort instructives, trouver des parentés insoupçonnées, des origines qui vont se perdre, c'est bien le cas de le dire, dans la nuit des temps.

On a pris l'habitude de se moquer en certains milieux des prétentions de cette catégorie de savants. Peut-être ont-ils eux-mêmes pré-

té à rire par des conclusions hâtives que les faits sont venus démentir; par des reconstructions fantaisistes; par des rapprochements comme ceux que j'ai signalés dans le deuxième *Cahier des Dix*.

Mais à côté des erreurs, il y a des vérités; à côté des enthousiastes il y a les modérés, et surtout il y a les faits incontestables, qui crèvent les yeux, et qu'il faut bien admettre.

Si un type d'homme se retrouve avec les mêmes caractères morphologiques au milieu d'un autre groupe d'hommes dont les caractères sont très différents, et que de part et d'autres ces différences se maintiennent depuis longtemps on aura raison de dire qu'il y a intrusion de l'un des groupes dans l'autre, mais qu'il n'y a pas eu fusion de l'un dans l'autre.

Je n'irai pas chercher ma comparaison très loin. Les Canadiens-Français vivent dans la province de Québec depuis trois cents ans: issus de toutes les provinces de France et s'étant conservés purs d'alliances — on ne connaît que peu de mariages avec des Indiens — on peut dire qu'ils forment un groupe très homogène, encore plus homogène que celui dont ils sortent. C'est à ce point que nous avons un air qui nous est propre et qui nous fait reconnaître un Français de France à première vue.

Nous vivons à côté des Anglais depuis cent cinquante ans. Eux aussi se sont conservés purs d'alliances avec les Indiens, et comme le fond dont ils sortent est moins métissé que celui de France, on ne peut pas toujours dire à première vue si l'on a affaire à un Canadien-Anglais ou à un Anglais d'Angleterre: il faut l'entendre parler.

Vous vous demandez peut-être à quoi rime tout cela? à ceci que, depuis trois cents ans, le milieu et le jeu des alliances nous a profondément modifiés, tandis que les Anglais ne l'ont pas été autant que nous; ils ne sont pas autant Canadiens que nous, mais ils le deviendront avec le temps.

Tout le monde peut constater cela, mais ce que tout le monde ne constate pas c'est que, en dépit du brassage des types, on peut, et

les anthropologues le font, retrouver le lieu d'origine des individus presque aussi sûrement que le feraient des parchemins généalogiques.

Tel gaillard que tout le monde connaît est Normand rien qu'à voir, et tel autre bourdonnant comme une abeille vient du Perche où l'on ne dort jamais.

Croyez-vous que les Saintongeais soient bien difficiles à étiqueter? Sans doute, il faut enquêter un peu, observer, écouter; mais c'est tout cela qui est l'anthropologie... avec beaucoup d'autres choses.

Quand on regarde un Iroquois qui entre à l'église en retard, et que le grand soleil du matin lui joue sur la figure; à voir ses yeux bridés et à prunelles noires, son teint jaune-roux et ses cheveux noirs de geai, sa tête ronde et sa taille moyenne, on ne peut s'empêcher de se reporter à ces hommes qui présentent les mêmes caractères somatiques, et penser que nous sommes en présence d'un Chinois passé depuis longtemps en Amérique et que toutes sortes de circonstances de milieu ont modifié sans lui faire perdre toutefois complètement l'allure caractéristique commune du type de la race.

Tous les Iroquois ne sont pas semblables pour des raisons que je ne puis expliquer ici, mais comme le métissage n'a pu se faire sur une grande échelle, entre Indiens de race algonquine et eux, il y a malgré tout chez quelques-uns un certain degré de pureté qui permet de les distinguer, soit que le type réapparaisse selon la loi de Mendel, soit que le métissage ne les aît pas tous touchés, ou qu'insuffisamment.

Je ne connais pas de mensurations anthropologiques qui vailent la peine d'être citées: tout au plus connaissons-nous des études ethnologiques éparses et des descriptions de voyageurs tant anciens que modernes qui ne nous éclairent pas beaucoup, excepté toutefois cette assertion de Lafiteau, Vol. I, p. 101, la seule affirmation positive d'origine: « Les Sauvages en général n'ignorent point aussi qu'ils sont étrangers au pays qu'ils habitent présentement. Ils disent qu'ils sont venus de loin du côté de l'Ouest, c'est-à-dire de l'Asie ». C'est en parlant des Iroquois que Lafiteau s'exprime ainsi.

La distinction que fait le savant Jésuite entre les Hurons et les

Iroquois ne tient pas; nous le savons aujourd'hui, les uns et les autres appartiennent à la même race d'hommes, aussi bien par les caractères somatiques que par la langue.

Quand on aura fait pour les Iroquois, ce que l'on a commencé de faire pour les Algonquins¹⁰, on aura vraiment fait avancer la question des origines, parce qu'alors on pourra comparer ces études à celles que l'on a faites au Japon et en Chine, et tirer, s'il y a lieu, des conclusions.

Il en va ainsi des Indiens de la côte du Pacifique et de la race athapascane coincée dans l'Alaska et dans le Nord-Ouest du Canada.

On saurait alors si les Tsippewé, par exemple, sont de race athapascane comme le veut Edward Sapir, et après lui Diamond Jenness; ou bien, s'ils sont de race algonquine comme le ferait croire Rivet qui les confond avec les Odzibwé; et le *Manuel des Indiens du Canada* qui les dit appartenir au groupe algonquin (1ère colonne, p. 114); et les missionnaires catholiques qui en font des Algonquins de race; et le Père Morice, o.m.i., cité par le *Manuel des Indiens* (1ère colonne, p. 563), qui les place dans son groupe III avec les « Caribous » et en fait ainsi une division de la famille Déné ou Téné.

Et l'on saurait aussi si les Cris sont venus à la Rivière-de-la-Paix comme le veut leur tradition et la carte de James White, ou s'ils se sont arrêtés à la rivière Athabaska comme le prétend la carte de Jenness; de sorte que nous serions du même coup fixés sur la tribu des « Ours » que White place au sud du fort Saint-Jean tandis que Jenness la situe au sud du fort Vermillon.

Ce sont de petites choses, penseront quelques-uns; pour ce que nous recherchons ce sont des faits importants.

Qu'une tribu se soit avancée à deux cents milles de plus ou de moins vers l'Ouest est une indication précieuse.

Dans l'espèce, si les Algonquins se sont arrêtés au pied des Ro-

10. *Anthropometry of the Chipewyan and Cree Indians of the Neighbourhood of Lake Athabaska*, par J. C. Boileau Grant, Ottawa, 1930.

cheuses ou s'ils sont restés bien en deçà n'a pas la même signification; de même si une portion des Athapascans ne sont tout simplement que l'avant-garde des Algonquins, hésitant peut-être à franchir le Mackensie, ce serait un fait d'importance considérable et comparable à l'autre.

En tous cas, la mosaïque de la carte anthropologique changerait de couleur et peut-être trouverions-nous alors que les faits sont d'accord avec la tradition indienne de la marche vers l'Ouest

En effet, les Indiens prétendent que les plaines de l'Ouest n'ont pas toujours été habitées, et qu'à un moment donné des Algonquins venus de l'Est les envahirent par vagues successives dont la première fut celle des Pieds-Noirs, Gens-du-Sang, Piégans, puis des Cris et des Odzibwés.

Toujours selon leur tradition, telle que je la trouve relatée par le chef Buffalo Child Long Lance, dans le *Thirty-Fourth Annual Archaeological Report for the Province of Ontario for the Year 1923*, les Pieds-Noirs étaient déjà arrivés vers 1600 A.D. à l'endroit où on les trouve encore aujourd'hui, alors que les Assiniboines, venant du Sud, voulurent les déloger de leurs territoires.

Puisque les Pieds-Noirs ont mis environ trois cents ans à se déplacer de Winnipeg à la Rivière-de-la-Paix, c'est-à-dire à faire mille milles, il leur avait bien fallu autant de temps pour venir des environs de Montréal, d'où ils prétendent être partis, jusqu'à Winnipeg qui se trouve à environ douze cents milles à l'ouest, ce qui fait que ce mouvement aurait débuté vers l'an 1000 A.D.

Quand les Cris se décidèrent à leur tour à prendre la route de l'Ouest, ils étaient, prétendent-ils, dans la région d'Ottawa, suivis de près par ceux que l'on appelle les Odzibwés, alors dans les environs de l'île de Montréal, et des Algonquins proprement dits, formant le gros de la nation, et qui remontaient du Sud-Est.

Les premiers Cris rejoignirent l'arrière-garde des Pieds-Noirs au confluent des rivières Rouge et Assiniboine: il s'était écoulé assez de temps depuis la séparation, que les uns et les autres ne se recon-

naissaient plus et que les Cris refoulèrent ces retardataires vers ce qui est aujourd'hui Régina.

Non seulement ces frères ennemis ne se reconnaissaient pas, mais les Pieds-Noirs avaient même oublié ou perdu en chemin le langage qu'il parlaient autrefois, et les uns et les autres ne se comprenaient plus, ce qui me porte à croire que les chiffres que j'ai cités sont des minimums et qu'en réalité la séparation datait de beaucoup plus loin.

Le mouvement vers l'Ouest s'était aussi opéré vers le Nord-Ouest, du moins par les Cris, et c'est ainsi que se sont formés les groupes qui sont venus se heurter aux Athapascans le long de la Rivière-de-la-Paix, au Grand lac des Esclaves, et le long du Mackensie..

Mais tout cela est en passant et pour étayer ma thèse, mais que nous reste-t-il de tout cela pour la question des origines? Rien.

Les anthropologues n'ont rien apporté de plus que les archéologues et ils ont passé la main aux linguistes.

Ce n'est pas l'affaire des linguistes de rechercher par la considération des ressemblances qu'offrent des langues, si les peuples qui les parlent sont ou non parents et descendent d'une souche commune.

Ce n'est pas du moins l'affaire des linguistes de profession, des savants étymologistes, de ces hommes dont l'esprit est compartimenté aussi, et qui, s'ils écoutent parler ne voudraient pas regarder qui leur parle, de crainte de transporter dans la linguistique des observations qui relèvent de la discipline de l'anthropologie.

Mais s'il est un fait bien humain, c'est le langage, et comme on l'a toujours associé étroitement à la nationalité — bien à tort il est vrai — la tentation est grande de voir des parents dans tous ceux qui parlent une langue présentant des similitudes de vocabulaire.

C'est ce qu'ont fait presque tous ces « linguistes » qui ne sont pas des professionnels de la linguistique, mais qui ont quand même souvent acquis une connaissance profonde des langues et qui ont voulu tirer de leur science un argument pour établir la filiation des races par celle des langues.

C'est aux missionnaires catholiques surtout et presque exclusivement que nous devons de connaître à peu près toutes les langues indiennes des Amériques, et l'on peut dire que c'est dans les sentiers battus par ces hommes vaillants que les linguistes sont venus travailler.

Le plus ancien ouvrage d'ensemble sur ce sujet nous vient précisément d'un savant Jésuite, le Père Hervas Y Panduro, (1735-1809), dans son *Idea dell'Universo*, ouvrage en vingt-deux volumes in-4o, dont les tomes 17, 18, 19, 20 et 21 traitent des langues et des races humaines.

Bien d'autres fameux auteurs ont traité des langues amérindiennes, je ne pourrais les citer tous ici; je mentionnerai Albert Galatin, Suisse de naissance, qui le premier en Amérique tenta de classer les tribus nord-américaines les plus connues en prenant pour base la linguistique. Son ouvrage a pour titre: *Synopsis of the Indian Tribes within the United States East of the Rocky Mountains, and in the British and Russian Possessions in the North America*, dans les *Translations and Collections of the American Antiquarian*, II, 1-442, pour l'année 1836.

Puis viennent Horatio Hale: *Ethnology and Philology*, (Philadelphie, 1846); Gibbs, Lathan, Turner, Buschmann, Hayden, Dall, Powers, Rowell et Gaschett qui ont tous fait avancer la classification des langues de l'Amérique.

Mais l'ouvrage classique est le *Handbook of American Indians North of Mexico* dans le *Seventh Annual Report of the Bureau of Ethnology for the year 1885-1886*, (Washington, 1891).

Il faut ajouter le Dr D. A. Brinton: *The American Race: A Linguistic Classification and Ethnographical Description of the Native Tribes of North and South America*, (New York, 1891).

Ajoutons encore le travail du Dr Paul Rivet dans l'ouvrage: *Les Langues du Monde*, sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen, (Paris, 1924); les études de Francis Chamberlain: *Indians of North America*, dans *Encyclopedia Britannica*, IIe édition, XVI, (Cambridge,

1910); les travaux d'Edward Sapir: *Wiyot and Yurok, Alkonkin languages of California* dans *American Anthropologist*, XV, 1913; *The Algonkin affinity of Yurok and Wiyot kinship terms*, *journal de la Société des Américanistes de Paris*, XV, 1923, et surtout: *The Na-Dene language*, *Anthropos*. XVII, 1915.

Toute cette liste d'ouvrages, et ce que je dirai de la classification des langues américaines, me vient de l'obligeance du révérend Père Théotime Couture, s.j., pendant vingt-cinq ans missionnaire chez les Odzibwés.

Les linguistes ont découvert 160 familles linguistiques dans les Amériques et environ 1200 dialectes, ce qui fait dire à N. C. Nelson dans le rapport annuel du *Board of Regents of the Smithsonian Institution*, de l'année 1935, que les Indiens sont en Amérique depuis bien longtemps.

En comptant l'Esquimau, dont la place, dit-il, après Sauvageot, est dans la famille Ouralienne, le Dr Rivet compte vingt-cinq familles pour l'Amérique du Nord. Rivet se plaint qu'il n'y ait pas encore une vraie grammaire comparée d'une seule famille linguistique américaine, et que ces familles sont constituées uniquement ou presque sur des similitudes de vocabulaire.

Evidemment, comme le remarque le Père Couture, Rivet ne connaît rien de la grammaire comparée des langues algonquienne et iroquoise du Sulpicien Cuoq; ni les travaux du Père Morice, o.m.i., sur les Dénés; ni ceux du Père Jetté, s.j., sur la même langue; ni ceux de Mgr Frédéric Baraga, premier évêque du Sault-Sainte-Marie; ni la grammaire de la langue huronne du Père Pothier, s.j.; ni la grammaire et le dictionnaire, restés manuscrits, il est vrai, de la langue iroquoise du curé Marcoux, de Caughnawaga. Et j'en oublie et j'en passe.

Dans cette vaste enquête menée avec entrain, tout n'est pas de valeur égale, et le dernier mot n'est pas dit: on rapprochera certains dialectes, on trouvera des parentés aux familles, tout se tassera un peu et au lieu des 160 familles et des 1200 dialectes de toute l'Amérique, peut-être n'en restera-t-il que... mettons 60 familles et 800 dialectes,

puisque le chiffre n'a aucune importance. Si l'on peut arriver à réduire un grand nombre de ces langues à un petit nombre de langues mères, il en restera bien quelques-unes qui seront rebelles à toute association, comme il arrive pour certaines langues européennes prenant racine dans le passé le plus lointain, qui sont restées jusqu'ici irréductibles à une souche, et qu'on ne peut même pas grouper entre elles.

Telles sont le Basque, l'Ibérien, l'Etrusque, le Susien, l'Ourartien et les parlers Karthwéliens du Caucase, auxquels il faudra ajouter l'Esquimau, l'Algonquin, l'Iroquois et, sans doute, beaucoup d'idiomes des Amériques, surtout de l'Amérique du Sud.

Pourtant, s'il est un domaine que l'on a exploré en tout repos d'esprit et qui ne demande du reste aucune recherche pénible comme ces expéditions hasardeuses des ethnologues, ces fouilles coûteuses des archéologues et ces mensurations parfois dangereuses des anthropologues, c'est bien celui de la linguistique.

A quoi est-on arrivé? A l'invention d'une langue mère artificielle, l'indo-européen, qui n'a jamais été parlée par personne, mais d'où l'on veut bien nous dire que dérivent un très grand nombre de langues en attendant que l'on nous annonce que toutes les langues viennent de celle-là.

Voyez plutôt ce que pense là-dessus l'un des linguistes les plus distingués, M. J. Vendryes, professeur à l'Université de Paris, dans son ouvrage *Le Langage*. « Déjà on a constaté depuis longtemps certains points de ressemblance entre l'indo-européen et le finno-ougrien. Sur le domaine sémitique où le travail comparatif est assez avancé, on a mis en évidence plusieurs traits caractéristiques qui offrent avec l'indo-européen d'étranges ressemblances. Certains linguistes (Hermann, Möller, Pederson, Cuny) ont conclu de là à la possibilité d'une communauté linguistique qu'embrasserait à la fois les langues sémitiques et les langues indo-européennes. Les deux se trouveraient finalement représenter un seul groupe linguistique; le français serait

au fond la même langue que l'arabe ou l'éthiopien, comme il est, le fait est prouvé, la même langue que le russe, le persan et l'islandais.

« Ne nous arrêtons pas aux différences qui éclatent entre ces langues : si l'hypothèse de la communauté indo-européo-sémitique est téméraire, ce n'est pas l'extrême variété des langues ramenées à l'unité par elle qui en fait la témérité. Le fait est que le sémitique paraît dès maintenant plus près de l'indo-européen que des autres groupes linguistiques délimités jusqu'ici. Ceux-ci pourront-ils à leur tour se réduire de plus en plus et se fondre en des unités plus vastes historiquement superposées (Trombetti) ? C'est le secret de l'avenir ; il y a un nombre considérable de langues auxquelles la méthode comparative n'a encore jamais été appliquée ou sur lesquelles elle n'a pas dit son dernier mot. »

Voilà ce que le compartimentage de la science peut faire dire à un savant, à des savants, si vous voulez. C'est comme si l'on vous disait : ne portez pas attention au fait qu'un Nègre est noir et qu'un Scandinave est blanc ; voyez plutôt qu'ils sont tous deux bipèdes et concluez qu'ils ont une origine commune.

Actuellement il y a dans l'Amérique du Nord à l'exclusion du Mexique vingt-cinq familles de langues et l'on y parle 375 dialectes, dont 9 familles et 91 dialectes en Canada, Labrador compris.

Il serait intéressant et fort instructif de faire la carte de toutes ces familles et de tous ces dialectes depuis le Mexique jusqu'à l'Arctique.

Jusqu'ici les linguistes, canadiens comme américains, s'en sont tenus aux limites de leurs pays respectifs : ce n'est pas ainsi qu'il faut faire si l'on veut trouver par le truchement de cette science le mode de peuplement de l'Amérique du Nord. Il importe de montrer par exemple l'étendue de la famille algonquine qui va de la Caroline aux Provinces Maritimes, et de l'Atlantique au Mississipi, et depuis les Provinces Maritimes jusqu'au pied des Rocheuses, tandis que l'aire de la famille athapascane va de l'Alaska à la Californie, depuis la

côte du Pacifique à la baie d'Hudson, et au sud depuis la côte du Pacifique au Mississipi. Et la famille hoka! et la famille iroquoise!

Peut-être qu'en projetant la carte des *mounds* sur celle des familles linguistiques on obtiendrait quelques indices qui nous mettraient sur la piste des « terrassiers » ou sur celle des « falaisiers ».

Quoiqu'il en soit, il est certain que de tous les savants qui se sont préoccupés des origines des populations amérindiennes les linguistes sont ceux qui ont le plus et le mieux fait; ils sont bien sortis, pour la plupart, des frontières de leur discipline mais ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Mais, vraiment, et avec tout cela, sommes-nous beaucoup plus avancés? Pas du tout: les origines de races américaines sont toujours aussi mystérieuses qu'elles l'étaient et il faut porter nos regards ailleurs.

Ce sera la conclusion de ce long exposé que j'ai cru nécessaire, non pour apprendre quelque chose de neuf aux lecteurs qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici, mais pour présenter en raccourci et comme en un faisceau, des opinions et des constatations que l'on ne trouve qu'éparpillées dans beaucoup de livres, souvent presque introuvables, en tous cas toujours assez difficiles à réunir.

CONCLUSION

Comme il est impossible de s'en remettre à l'histoire non plus qu'à la tradition pour expliquer le peuplement de telle portion de la Terre, et encore moins des Amériques que de toute autre partie du Monde, on a été forcé de chercher dans les traits de ressemblance, dans les attitudes, dans les similitudes de caractères corporels, dans le langage enfin des liens de parenté qui pussent nous éclairer.

Notre enquête nous a fait voir que les Esquimaux possèdent de telles caractéristiques qu'il est impossible de les apparenter à aucune autre race américaine, ils ne sont pas des Indiens; que les Algonquins sont complètement dépourvus de ces caractères « mongo-

loïdes », qui ont fait dire à tant de monde que les Indiens qui les portent viennent de l'Asie et sont passés par le détroit de Behring; que les Iroquois, les Indiens de la Colombie et une partie des Athapascans accusent une parenté assez marquée avec les Chinois et les Japonais pour que l'on soit tenté de croire qu'ils sont d'origine asiatique.

Mais ces indices ne suffisent pas et il faut bien admettre que notre ignorance du mode de peuplement de l'Amérique du Nord est absolue.

On ne peut qu'avancer des hypothèses.

Pour moi et dans l'état actuel de nos connaissances, les Esquimaux sont des métissés de Négroïdes et de la race de Chancelade, dont on doit accepter la transmigration par l'Ouest à travers le pont de terre qui reliait autrefois l'Eurasie à l'Amérique en passant par l'Islande et le Groënland.

Ainsi seulement s'expliqueraient à mon sens, la dolichocéphalie et la petite stature d'un côté; le teint jaune clair et les traits dits asiatiques de l'autre, et enfin cette parenté de l'esquimau et des langues ouraliennes relevée par Sauvageot.

De cette manière les Esquimaux seraient des asiatiques mais ils ne seraient pas mongoliens d'origine, ce qu'ils ne sauraient être sans un renversement de toutes les lois de l'hérédité.

Les Algonquins viennent du Sud et remontaient vers le Nord et l'Ouest en exécutant le mouvement tournant que j'ai décrit plus haut, et dont j'avais parlé déjà dans le premier *Cahier des Dix*.

Je suis porté à croire que le changement de direction vers l'Ouest n'est pas étranger aux tentatives d'établissement des Vikings sur la côte de l'Amérique vers l'an 1000; je suis convaincu que ces essais de peuplement ont été beaucoup plus importants qu'on ne les estime généralement, et qu'ils ont produit dans la vie des populations riveraines de l'Atlantique une perturbation considérable; je reprendrai ce sujet.

Les Iroquois viennent de l'Ouest, comme ils le prétendent eux-

mêmes. Ils sont, je pense, originaires de la Chine et me paraissent être, après les Esquimaux, les premiers Asiatiques à avoir émigré sur le sol américain.

Je ne vois pas pourquoi on n'ajouterait pas foi à l'aventure du Fou-Sang. Si les Chinois débarqués en Amérique n'ont pu descendre le long de la côte du Pacifique parce qu'ils ne pouvaient refouler les populations qui s'y trouvaient, il est naturel de croire qu'ils ont entrepris de franchir les Rocheuses et qu'ils ont ensuite traversé les plaines à la recherche d'un pays où ils pourraient s'établir.

Si les Algonquins ont mis six cents ans environ pour se rendre de l'Est au pied des Rocheuses, il n'y a rien d'étonnant que les Iroquois aient pu mettre un millier d'années à tenter de prendre pied, à traverser les Rocheuses, et à refaire en sens inverse la migration des Algonquins.

Les Athapascans aussi me paraissent venus de l'Asie et cette fois, je pense, par le seuil de Behring quand il n'était pas encore devenu détroit, ou par le chapelet des Iles Aléoutiennes qui étaient autrefois un pont de terre reliant l'Amérique à la péninsule de Kamtchatka et au Japon.

On pensera peut-être que c'est disposer cavalièrement d'une si importante question. Je répondrai que dans le champ des hypothèses, puisque c'est tout ce que nous pouvons poser, j'ai autant de bonnes raisons à faire valoir les miennes, ou celles que j'ai épousées, que d'autres en ont à exposer les leurs ou à me contredire.

Il n'y a qu'une façon de terminer cette vieille controverse, c'est de porter la guerre chez les Génétistes en leur demandant de déterminer par les lois de l'hérédité, quels sont les ancêtres des Indiens de l'Amérique du Nord; ils le peuvent, surtout s'ils s'appuient sur l'indice bio-chimique des groupements sanguins, dont la valeur en anthropologie n'est apparue que depuis une dizaine d'années seulement¹¹.

11. Dr René Martial, *La Race française*, pp. 296 et suivantes.

Déjà ces constatations ont été entreprises en différents pays, même chez les Esquimaux de la côte ouest du Groënland, et elles prouvent qu'elles peuvent fournir des hypothèses lumineuses pour la préhistoire, tout comme elles imposent des démonstrations de la greffe inter- raciale pour la période historique. »¹².

La découverte des groupements sanguins est un contrôle rétrospectif et contemporain des métissages. Quand on l'aura appliqué à un assez grand nombre de groupements dans chaque peuple, et à tous les peuples de la Terre, on aura établi une généalogie que ne viendra troubler aucune préoccupation étrangère à la recherche de la vérité, et devant laquelle il faudra s'incliner, quelque sacrifice qu'il en coûte.

Aristide Beaugrand Champagne

12. Dr René Martial, *La Race française*, p. 301.